

rie parle d'or ; mais il faudrait se mettre à la place d'un pauvre curé et se trouver en pareille passe.

—C'est vrai, dit Fédérigo, telle est notre position cruelle : nous devons exiger des autres ce que peut-être, hélas ! nous ne serions pas capables d'accomplir !... Mais malheur à moi si je prenais pour règle de mes enseignements ma propre faiblesse !.. quoique je doive accompagner ma doctrine de l'exemple... Eh bien ! mon fils... mon frère... si j'ai négligé quelques-unes de mes obligations, dites-le moi franchement... éclairez-moi... reprochez-moi mes faiblesses... mes paroles acquerront d'autant plus de force que vous sentirez plus vivement qu'ell-s ne viennent pas de moi, mais de Celui-là seul qui peut nous donner, à l'un et à l'autre, le courage nécessaire pour faire ce qu'elles prescrivent !

—Oh ! monseigneur ! qui ne connaît la force d'âme, le zèle de Votre Illustrissime Seigneurie ?...

—Je ne veux pas de louanges qui me font trembler, dit Fédérigo ; je voudrais que nous nous humiliassions ensemble... Je voudrais que vous comprissiez que votre conduite a été contraire à la loi que vous prêchez... Je voudrais que vous vissiez que le mal qui en est résulté est venu de vous... L'occasion de le réparer viendra-t-elle jamais ?... Ah ! si notre divin Maître, toujours miséricordieux, vous la réserve... ne la laissez pas échapper... recherchez-la... priez Dieu de la faire naître !...

—Je n'y manquerai pas, monseigneur, je n'y manquerai pas, répondit don Abbondio avec l'accent du cœur.

—Ah ! oui, mon fils, oui, s'écria le cardinal avec une effective dignité, Dieu sait que j'eusse désiré vous parler autrement !... Dieu sait combien il m'en a coûté de contrister vos cheveux blancs, au lieu de rechercher avec vous, des consolations à nos sollicitudes !... Veuillez le ciel que les paroles que j'ai dites nous soient profitables à tous les deux... Rachetons le temps perdu... Minuit approche... l'Époux ne peut tarder... tenons nos lampes allumées... présentons à Dieu nos pauvres cœurs, afin qu'il les remplisse de cette charité qui répare le passé.. qui est dans toutes les circonstan-

ces la vertu dont nous avons le plus besoin...

En finissant ces mots, il sortit avec don Abbondio.

Le lendemain, dona Prassède vint rendre ses devoirs au cardinal qui lui fit l'éloge de Lucia et la lui recommanda vivement. La pauvre fille quitta sa mère avec douleur, quoiqu'elle eût l'espoir de la revoir prochainement. Dona Prassède devant passer encore quelques jours à la campagne, Agnèse promit à sa fille de s'y rendre avant le départ de cette dame pour Milan.

Au moment où le cardinal allait quitter le village, un exprès arriva de la part de l'Innommé, porteur d'une lettre pour Fédérigo avec un rouleau qu'il pria le cardinal de remettre à la jeune fille pour sa dot. Il ajoutait que si jamais elle ou sa mère avaient besoin de lui il était à leur disposition, et que ce serait le jour le plus heureux de sa vie que celui où elles réclameraient ses services. Le cardinal informa Agnèse de la commission et lui remit le rouleau d'or.

—Que Dieu le rende à ce seigneur ! dit Agnèse ; Votre Illustrissime Seigneurie voudra bien le remercier tant et tant de notre part.

Agnèse alla tout droit chez elle. Enfermée dans sa chambre, elle ouvrit le rouleau... elle n'avait jamais vu un si grand nombre de sequins... Elle les compte... les recompte... refait le rouleau et le cache dans sa pailasse, puis elle se couche. Mais elle resta longtemps éveillée. Au point du jour, elle se leva pour aller trouver Lucia chez dona Prassède et lui raconter cette bonne fortune

Lucia, de son côté, avait bien réfléchi et s'était décidée à parler à sa mère de son vœu. Dès qu'elles furent seules, Agnèse tout animée dit à Lucia à voix basse :

—J'ai à te conter une grande chose

Et elle lui parla de l'envoi du seigneur.

—Que Dieu le bénisse ! dit Lucia ; vous aurez de quoi être à l'aise et encore faire du bien à d'autres.

—Comment ! reprit Agnèse ; ne vois-tu pas ce que nous pouvons faire de tant d'argent ? Je n'ai que toi au monde... que dis-je ? vous

deux, car du jour où tu as parlé à Renzo je l'ai regardé comme mon fils... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé de malheur, à ce pauvre garçon, qui n'a pas donné de ses nouvelles !... Espérons que non... Moi, j'aurais désiré laisser mes os dans notre pays... mais si tu n'y peux rester à cause de ce coquin... le pays me devient odieux... tandis que, près de vous, tout pays me sera bon... Dès nos premiers malheurs, j'étais décidée à vous suivre... fût-ce au bout du monde... Mais, sans argent, que faire ?... Comprends-tu ?... les quelques sous de ce pauvre Renzo ont été pillés par la justice... Mais le bon Dieu en compensation nous envoie la fortune... Aussitôt donc que nous saurons où est Renzo... Je vais le chercher à Milan... Autrefois, c'eût été pour moi une affaire... mais à présent que j'ai été à Monza, je puis voyager... Je prendrai avec moi Alessio de Maggiaco, notre parent... Bien entendu que nous payons les frais... Comprends-tu ?...

—Pauvre maman ! s'écria Lucia en se jetant dans les bras d'Agnèse.

—Qu'y a-t-il ? dit cette dernière anxieusement.

—J'aurais dû vous le dire plus tôt... Je n'en ai pas eu la force !

—Mais quoi donc ?

—Je ne puis être la femme de Renzo !

—Comment ? comment ? dit Agnèse.

Lucia, la tête baissée, la voix oppressée, révèle son vœu à sa mère, lui demandant pardon de s'être tue jusqu'à ce jour... elle la prie de ne parler à qui que ce soit de tout cela...

Agnèse consternée ne savait plus que dire... elle ne pouvait blâmer sa fille, car elle se rappelait avoir entendu raconter plusieurs exemples de délivrances obtenues par des vœux semblables, et elle dit :

—Que feras-tu maintenant ?

—Maintenant, répondit Lucia, c'est Dieu et la sainte Vierge que cela regarde... Je me mets dans leurs mains... ils ne m'abandonneront pas plus aujourd'hui que lorsque... Ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me fasse la grâce, après le salut de mon âme, de pouvoir revenir avec vous... il me l'accordera... Ah ! très-sainte Vierge, qui m'eut dit que ce jour... ces hom-